Quelques scories font parfois regretter le temps des corrections typographiques. Outre des redites, on a ainsi une existence de Napoléon indûment prolongée de deux années. L'ouvrage pâtit surtout d'un manque criant de cartes, ce dont l'auteur est d'ailleurs pleinement conscient, qui écrit au début de son tome 2 qu' « on aurait dû doter ce livre d'un atlas ». On aurait pu imaginer plus de mises en perspective avec la situation des Collectivités d'Outre-Mer car les débats sur le droit du sol à Mayotte ou la polémique concernant l'installation d'un centre de rétention à Saint-Pierre-et Miquelon (2025) sont en parfaite résonance avec le livre. Le plan chronologique enfin est certes bienvenu puisqu'il s'agit « de rester concis, le plus clair et accessible possible » mais il se révèle au final bien difficile à tenir quand l'auteur opère des comparaisons. On a un va-et-vient dans le temps plus ou moins simple à suivre qui amène à s'interroger : un survol chronologique plus ramassé permettant de dégager et de développer ensuite quelques grands points - la fonction publique, les découpages territoriaux, les langues, etc. -, aurait peut-être convenu davantage.

Tel quel, et malgré ces quelques réserves, c'est un ouvrage fort intéressant qui bouscule bien des certitudes, un ouvrage « coup de poing » qui ne laisse pas indifférent mais oblige à réfléchir, opiner ou réfuter. Aux lecteurs et lectrices de s'interroger pour savoir s'il est vraiment compatible avec la notion d'égalité que Paris reçoive 80 % des dépenses culturelles de l'État. À eux de méditer l'affirmation du juriste Rémy Libchaber, selon qui « la France n'est pas un État de droit mais un État d'administration » (*Le Point*, 21 juillet 2020).

Thierry Cottour *Université de Bretagne Occidentale, Brest*

***

Alyn, Marc. *Forêts domaniales de la mémoire*. Roanne : La Rumeur libre, 2023, 134 p.

Voici le grand poème des forêts, non pas celles d'une Hélène Dorion, vécues et évoquées dans leur stricte et rugueuse, sauvage matérialité, rien ici d'anecdotique, de manifestement quotidien, et pourtant forêts d'une mémoire, vaste, rhizomatique, dense, cherchant à traquer ce que j'appellerais la conscience d'une intime et quasi inconcevable intériorité, d'une à jamais mouvante insertion de l'esprit dans une expérience temporelle inséparable des intuitions et impulsions d'une altérité ontologique qui en excède les signes. Plonger dans la 'Mémoire', Alyn insistant souvent sur la majuscule pour en signaler la pertinence et la profondeur, son ancienneté, sa dimension mythique, hors mesure, 'Mnémosyne / aux mains pleines de doigts', lit-on (62), 'se parl[ant] / en silence / dans le noir inaugural / concentrant à mort / un soupçon de magie' (61) – y plonger donc, c'est une incessante quête de la nature même de ce que l'on est au sein de tout ce qui est. C'est 'habiter' ce geste, tenter, face à la surgissante énigme d'un *ontos* à jamais se reformant, de 'repriser / bord à bord l'univers / d'un fil irréfutable' (15). Énigme des 'dieux', certes, mais d'une divinité inattribuable, aux infinis masques, 'nudités', 'transparences' (24), ce 'feu' de l'être qui ne cesse de 'nomadise[r]' (30), les traces de sa finitude prises dans ce que Bonnefoy à son tour voit comme un 'éternel'… qui goutte ou brûle 'en l'ineffable présence'. Celle d'une incarnation où se déplie un 'outre-ciel' (39-40), l'indicible d'une insubstantialité simultanément en nous et partout – et ce feu et cet incalculable imposant devoir de réponse, l'inscription de son récit vécu. Offrandes ainsi dans les deux sens, tous les sens peut-être, entretissements et interpertinences non mathématisables; autrement dit un domaine du sensible et de l'imaginable où domine, écrit Hoffmannsthal, cité en épigraphe, 'un geste d'amour' (47). Celui qui sème les infinies valeurs esthétiques et éthiques, spirituelles appartenant à '*l'acqua alta* des origines' (86).

Rien d'étonnant si, ainsi, la voix du poème s'avère celle d'un 'piéton de l'inconnu', ne sachant précisément 'qui chante […] qui gémit / et se délecte de sa plainte' (20-21). Mais ce *qui suis-je*, bretonien, qui trouve sa force dans un 'clairvoir' de l'imaginaire, du psychique, de l'alchimique, du *méta*, plutôt qu'un regarder, un scruter rationnellement ancré, semble reconnaître à quel point l'essentiel consiste à louer ce qui est déjà 'hosanna' (26), à opérer un abandon de sa propre étance à l'expérience à la fois oneirique et visionnaire d'une 'vraie patrie' qui, paradoxalement, serait le lieu/non-lieu d'un profond 'Oubli' (51) en nous-mêmes. Ce serait vers ce site sans doute des ultimes confins d'un mémoriel logé en nous que s'adressent le désir et l'espoir de la voix du poème. Et ceci par le biais d'une énergie 'entre prière et envol' (52), entre demande et *enthousiasmos*, réclamation et une vivacité que l'on pourrait voir comme synonyme d'une foi ouverte, fuyant tout dogme ou appellation fixe, stabilisée. Là encore, le sentiment d'une errance au cœur de la quête ontologique reste significatif. Errer, ce serait ici, dirais-je, infiniment moins tomber dans le non-vrai, la faute d'appréciation; plutôt serait-ce reconnaître l'illimité, le spiralant, l'à jamais naissant au sein d'une inconcevable constance de l'être, cette voix ontique qui murmure partout, en tout, et que chaque lettre, chaque syllabe du poème où, lieu/non-lieu d'errance, de quête lui-même, résonne, fatalement, nécessairement, quelque chose de ce devenir, écho tantôt puissant, tantôt faible, de ce mouvant Graal. Permets-moi de citer ce passage du poème *Aigle ou ange…* (66) :

> Ici où tout commence
> où l'alphabet s'embrase
> dans le nid d'étincelles du verbe
> j'appris à exister au mitan de ma vie :
> c'était déjà midi à toutes les pendules
> lorsque je débarquai de l'Arche
> pour gravir à travers les brumes
> du demi-sommeil
> ce mont d'Ararat – la Mémoire.
>
> Transfiguré
> ensemencé d'écriture et d'errance
> j'entrai dans l'Inconnu
> d'un pas de somnambule.

Sans rimes, sans aucune métrique stable, le poème d'Alyn, ici et ailleurs génère une fluidité énonciative à la fois densifiante et cumulativement transparente, ceci malgré une dimension censée métaphoriquement 'phosphorescente' (119) et allégorique là où fusionnent le conscient et l'inconscient (55). Le ton est à la fois intense, lyrique, solennel, 'pieux' même car croyant pouvoir 'reconstituer / la chair [d'une] divinité' (56) simultanément là, vue, vécue, et fuyante car dans 'un au-delà des vocables' (87). Partout on ressent l'urgence d'une expérience qui exige expression et communication, une expérience faite de multiples instants-angles-termes que le poème voit comme concentriques, coaxiaux, disant une espèce de mêmeté infiniment diversifiée. Qui serait le 'Chant', lit-on, véhiculé par le mystère de la mémoire de l'indicible. Le paradoxal, cette doxa des 'autres', si je peux dire, ne distingue plus entre errance et rassemblement, mythique et mystique; visible et prononçable, d'un côté, alchimie d'un 'sybillin' (85), d'un invisible, d'un innommable, de l'autre. Site d'une indéchiffrable 'somnambulance', le poème s'avère un 'marcher' (89), n'étant pas un acte et lieu où savoir, mais plutôt éprouver, voir, imaginer, documenter-rythmer l'expérience d'un immense, ici, ailleurs, partout, site d'innombrables échos, reflets, miroitements et 'doubles' de ce que l'on est, 'jailliss[ant] / animés d'une férocité d'insectes / extraterrestres' (98).

Si tout le recueil, tripartite, venant couronner tout ce qui le précède, déjà tumultueusement autoauscultant, déploie le tournoyant *poïein* d'une immense et incessante aventure spirituelle, il révèle également à quel point celle-ci plonge dans un espace-temps 'sans source ni delta' (109). En cela il ne peut conclure, n'offre aucun summum, aucune géométrie définitive ni de l'esprit, ni de l'être. Tous ses possibles baignent dans les eaux d'un inatteignable, d'un créer moins bloqué, pris dans une impasse, que confronté à un infini à jamais en expansion. Les forêts de cette mémoire s'avèrent d'une densité tellement inextricable, irréductible que la voix du poème doit avouer une perte de tous nos repères habituels : 'je ne suis, lit-on, jamais où je suis' (117), mais ceci sans aucune reddition, aucun renoncement – au contraire, le magnétisme de la tâche à entreprendre ne fait que s'intensifier. Face à l'ínaugural des 'origines' imaginées, voici, au sein de chaque vers, l'inauguration de la réponse-répons poïétique d'un homme, geste d'infatigable addition qui frôle une glorieuse 'folie' dans sa splendide détermination visionnaire (122). 'L'écriture', écrit Marc Alyn vers la fin de ses *Forêts domaniales de la mémoire* : 'odyssée ascensionnelle / vers les gouffres inverses du ciel' (117). Toujours les mathématiques de l'incarnation plongées dans le défi de leur suprême équation indescriptible.

Michaël Bishop *Dalhousie University*